

LYON-THÉÂTRE

Musical et Littéraire, paraissant tous les Jours de Spectacle

DON

PROGRAMME OFFICIEL

DES THÉÂTRES MUNICIPAUX DE LYON

ADMINISTRATION
20, RUE CAVENNE, 20

Toutes les communications doivent être adressées rue
Cavenne, 20, Lyon

Directeur

NODERT-BLADEY

Les manuscrits ne sont pas rendus

ABONNEMENTS

Un mois.	2 fr. 50
Trois mois.	6
Six mois.	10

M^{lle} Gabrielle MONGE

PREMIÈRE DANSEUSE AU GRAND-THÉÂTRE

M^{lle} GABRIELLE MONGE — notre gracieuse *prima ballerina* — est, comme son nom l'indique, d'origine française — quoique née à Turin — ses parents étant de Chambéry, de cette vaillante race allobroge où la « vigueur du jarret » est une tradition ancestrale, qui ne se retrouve pas seulement — on le voit — chez les infatigables alpins des deux côtés de la frontière... que je puis bien effacer ici, puisque l'Art n'a pas de patrie, mais reçoit partout ses lettres de grande naturalisation.

Dès son enfance, M^{lle} Monge se vouait à la chorégraphie; car elle avait à peine huit ans lorsqu'elle prit ses premières leçons de danse, pour entrer peu après au Conservatoire de Turin où elle travailla opiniâtrément et se forma sous la direction de Legrand, de l'Académie royale de musique.

Elle débuta, de prime-saut, comme « première danseuse » — à dix-huit ans — au théâtre de sa ville natale, dans *Pietro Mica*, un grand ballet où elle conquit d'emblée tous les suffrages par sa grâce juvénile, sa légèreté aérienne et le charme naturel de ses attitudes.

C'était déjà la séduction souriante faite femme, et l'avenir s'ouvrait devant elle comme « l'Aurore aux doigts de roses » du divin Homère.

Néanmoins, désireuse de parachever sa brillante éducation chorégraphique, elle ne dédaigna pas de travailler encore, à l'Ecole milanaise, sous l'habile direction de Mme Caprotti, qui finit de l'initier à tous les secrets de son art.

La Scala de Milan l'engageait ensuite — toujours comme *prima ballerina* — et consacrait ses premiers succès, en même temps que s'affirmait son talent de *primo cartello*.

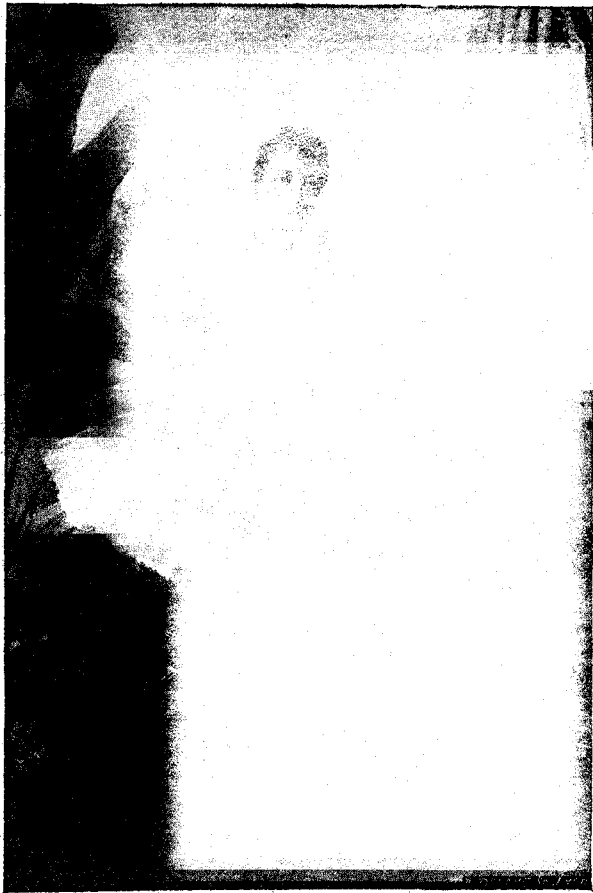
C'est à cette époque qu'elle fit une courte apparition en France, sur les scènes de Toulon et de Toulouse, qui l'accueillirent avec enthousiasme... mais ne surent pas la conserver.

Le délicieux *feu follet*, rappelé par les regrets de ses compatriotes, les enchantait à Pise — dont les dilettanti éprouvaient pour elle un *penchant* aussi prononcé que « celui » de leur célèbre Tour — à Brescia, à La Spezzia — rivale, une fois de plus, de notre Toulon; qui l'avait possédée avant elle et connût alors la jalousie.

Enfin, nous la retrouvons à Milan, fêtée et acclamée, lorsque notre Grand-Théâtre la conquit, en 1890, et la fixa par des chaînes de fleurs... assez solides pour la retenir depuis quatre ans parmi nous.

Nous l'avons successivement applaudie dans tout le répertoire et, notamment, l'année dernière, dans sa ravissante création de *Sylvia* ou la *Nymphé de Diane*, le délicieux ballet en trois actes et cinq tableaux — de Léo Delibes — donné pour la première fois à l'Opéra de Paris, en juin 1876, et dans lequel Rosita Mauri « une Andalouse au sein bruni » incarnait le principal rôle, dans lequel j'ai eu le plaisir de l'apprécier, me trouvant alors de passage dans la capitale.

Hé bien ! au risque de coaliser contre moi la Ville-Lumière et les nobles hidalgos de *tra los montes*, je n'hésite pas à déclarer que notre *Belle Gabrielle* peut soutenir hardiment le parallèle.



A la fougue et à la nervosité espagnoles, elle peut opposer, tour à tour, la *morbidezza* italienne et la piquante vivacité française, qu'elle a su s'assimiler sans effort et fondre en une élégance souple et harmonieuse, d'une correction impeccable.

C'est d'elle — et à propos de son admirable interprétation de *Sylvia* — qu'on pourrait redire le délicat sonnet ciselé par Sully-Prudhomme en l'honneur de Léontine Beaugrand, la vraie première danseuse française,

*Dont le pas élégant, à sa chaste caresse,
Sans corrompre le cœur, enchaîne le regard !*

car le caractère du talent de M^{lle} Monge, sans se figer dans le rigorisme classique, est surtout fait de grâce épanouie et d'un charme contenu, dont la discrétion suggestive n'exclut ni le brio, ni l'originalité.

On sent et on apprécie en elle l'artiste intelligente, soucieuse de la dignité de son art et du rythme poétique, qui veut que Terpsichore n'oublie jamais qu'elle est sœur de Calliope et de Polymnie, voire des autres Muses chéries d'Apolon.

Toujours simple, alerte et exquise de distinction naturelle dans sa tenue et ses métamorphoses scéniques, telle nous l'avons retrouvée dans *Callirhoë*, où elle évoquait l'image burinée par Paul de Saint-Victor à propos d'une de ses illustres émules et devancières — Fanny Elssler, ou Marie Taglioni — dont le célèbre critique

disait « qu'un ornemaniste dessinerait au vol ses *tacquetés* et ses *pointes*; cela était suave, menu et délicat comme un ouvrage de dentelles. »

Plus récemment encore, nous l'avons revue et chaleureusement applaudie, toujours irréprochable et égale à elle-même — avec cette verve et cette fantaisie attrayantes qui défient la lassitude et la monotonie — dans la *Fille mal gardée*, la *Reine des Blanchisseuses* et enfin dans la *Muette de Portici*, où elle nous a montré une *Fénella* supérieurement composée, dépositaire des belles et pures traditions des Rita Sangalli, Francesca Cerrito, Carlotta Grisi, Salvioni, Bozacchi et autres radieuses « étoiles » du firmament chorégraphique.

Sa mimique expressive, énergique et émouvante, a galvanisé, pour ainsi dire, ce rôle étrange du chef-d'œuvre vieilli d'Auber et triomphé, non sans gloire, de souvenirs écrasants et de comparaisons d'autant plus dangereuses... que les célébrités passées, ne portant plus ombre à personne, bénéficient d'une facile indulgence.

M^{lle} Monge n'en a nul besoin; et, hier encore, dans le splendide ballet du *Prophète*, elle nous a tous séduits et charmés par cette grâce légère, mutine et captivante, qui fait qu'en nous hypnotisant à suivre les évolutions savantes et rapides de ses pieds mignons, nous nous surprenions à murmurer — sous sa forme admirative — l'exclamation icarienne : « *Des ailes ! des ailes ! des ailes !...* »

GILDAS.

Sommaire

Biographie de Mlle Monge : GILDAS. — Chronique artistique : U. MAURICE TIC. — Beaux-Arts : ESSEI GÉENNOEL. — Critique théâtrale : HÉBERT. — Crise théâtrale : HÉBERT. — L'Herbier : J. BEAUVÉRIE. — Départements, Etranger. — Nouvelles de Partout. — Concert Grenette : C. L. — Casse-Tête : Jules TARGET.

Chronique Artistique

2^{me} grand Concert du Conservatoire

LA Société des Concerts du Conservatoire donnait, le 21 janvier, au Grand-Théâtre, son deuxième grand Concert, devant une salle absolument comble et où se remarquait facilement l'élite du monde lyonnais.

Le programme était d'ailleurs composé de manière à satisfaire les plus difficiles — voire les plus exigeants — et nous ne saurions trop féliciter MM. Alexandre Luigini et Aimé Gros, les éminents directeurs et organisateurs de ces solennités musicales, d'y avoir réservé aux maîtres nationaux la large place qui leur est due.

C'est là une heureuse diversion à l'influenza wagnérienne, qui sévit actuellement en France ; mais qui ne doit cependant pas nous rendre injustes et ingrats à l'égard de nos glorieux compatriotes trop souvent sacrifiés, hélas ! aux influences étrangères du cosmopolitisme artistique.

Indépendamment de la légitime réputation dont jouissent auprès des dilettanti les virtuoses de l'Orchestre, l'attraction du concours de M. Diemer un pianiste hors pair, professeur au Conservatoire de Paris — de M. Crétin-Perny, l'excellent professeur de chant de notre Conservatoire — et de Mlle Thiéry notre jeune et ravissante « étoile » lyrique, justifiait amplement l'empressement du public à se rendre à cette matinée exceptionnelle.

Empressons nous de dire que son attente n'a pas été déçue, mais brillamment récompensée.

L'ouverture de la séance a été effectuée par l'Orchestre, qui a magistralement exécuté la *Symphonie héroïque*, de Beethoven, une œuvre capitale et de haute envergure, que l'illustre compositeur allemand préméditait de dédier à l'aigle français, Bonaparte, alors Premier Consul, en qui il se plaisait à incarner le génie de la liberté. Mais la proclamation de l'Empire ne tarda pas à modifier son jugement... et sa partition dont il transforma le caractère triomphal en y introduisant la *Marche funèbre*, qui a néanmoins fourni — dimanche passé — à la victorieuse phalange de Luigini, l'occasion d'un véritable triomphe.

Le *scherzo*, d'une interprétation si ardue, et le *finale*, hérissé de difficultés, ont également été rendus par ces musiciens achevés — sous l'impeccable impulsion de leur admirable Chef — avec une rare perfection, aussi bien dans l'ensemble que dans les moindres détails.

Aussi, ont-ils récolté les vives acclamations de leur auditoire enthousiasmé.

Un fragment de *l'Enfance du Christ*, trilogie sacrée, de ce puissant novateur méconnu de ses contemporains : Hector Berlioz, est venu ensuite mettre le comble à notre vibrante émotion.

M. Crétin-Perny a chanté de sa voix charmeresse aux inflexions délicieusement colorées, l'émouvant récitatif de la *Fuite en Egypte* — LE REPOS DE LA SAINTE FAMILLE — avec une pureté de diction, une justesse d'expression, une grandeur et une simplicité de style réellement incomparables.

La salle entière, électrisée, lui a fait une indescriptible ovation, qui comptera parmi les plus beaux succès de la carrière du sympathique et distingué professeur. Et, lorsqu'après un rappel chaleureux de cette foule soulevée d'admiration, il a bien voulu nous donner une seconde audition de ce pur chef-d'œuvre — aussi suave que la première et peut-être, s'il était possible, plus pénétrante encore — l'*alleluia* « angéliquement » modulé par les chœurs invisibles du Conservatoire, semblait bien un écho extra-terrestre éveillé par la magie de cet art exquis et supérieur.

Quand j'aurai ajouté que l'accompagnement sobre et discret, a su se montrer digne d'un tel partenaire, je n'aurai pas fait à l'Orchestre un mince éloge.

En analysant, après coup, l'intensité des sensations dues à l'accord de ce beau talent et de ces instrumentistes accomplis, traduisant avec une science consommée cette page sublime du grand Maître français trop longtemps inconnu, je salue l'apothéose tardive de cette fière mémoire, dont l'Allemagne entière proclame elle-même — à l'heure actuelle — la souveraineté.

Il n'était guère facile — on en conviendra — après une pareille tension admirative, de maintenir le public à ce diapason élevé ; M. Diemer a pourtant réalisé cet incroyable tour de force, en nous faisant entendre *La deuxième Fantaisie pour piano et orchestre*, de Përilhou, qui a laissé de si bons souvenirs de son professorat au Conservatoire de Lyon.

Ce morceau d'une superbe facture et d'une orchestration qui décèle la main experte d'un des meilleurs disciples de Saint-Saëns, abonde en motifs mélodiques d'une grande richesse, largement développés et soutenus avec une entente parfaite de toutes les ressources harmoniques.

C'est net, précis et vigoureux, d'une allure pleine de franchise et de clarté : l'affirmation, en un mot, d'un talent en pleine floraison, qui suit hardiment sa voie et son inspiration, sans hésitation, ni défaillance.

Mais aussi quel interprète cette œuvre originale et finement ciselée trouvait en M. Diemer ! qui s'y est taillé un succès personnel véritablement prodigieux, par l'ampleur de son style, la perfection de son mécanisme et la souplesse nerveuse de son doigté.

Rarement il nous avait été donné d'entendre une sonorité aussi surprenante et une habileté d'exécution aussi prestigieuse !

Le public transporté ne se lassait pas d'applaudir et de rappeler ce vainqueur du clavier, qui semblait fort à son aise et comme dans son élément naturel au milieu de ce déchaînement de bravos ne se décidant à faire trêve que sur la promesse — formulée par M. Aimé Gros avec sa bonne grâce habituelle — que M. Diemer reviendrait jouer trois morceaux avant la fin du concert ; lequel a continué par une *Suite d'orchestre*, de Marty, un ancien prix de Rome, dont nos infatigables musiciens sociétaires ont joué « La Ballade d'hiver » et la « Matinée de printemps » avec un sentiment des nuances et une sincérité d'exposition, qui en ont mis l'intéressant contraste en pleine lumière.

Nous avons eu ensuite le vif plaisir de goûter au régal délicat du duo de *Velléda* (3^e acte) de Lenepveu interprété par Mlle Thiéry, notre jeune et charmante diva — dont chaque apparition sur la scène marque un nouveau succès — et M. Crétin-Perny, qui ont fait merveille ensemble dans ce cri d'amour, où la voix généreuse et cristalline de *Velléda* trouvait un écho

fidèle et du plus poétique effet dans la réplique caressante de *Célius*, à travers les harmonieux effluves de l'orchestre.

La gracieuse druidesse et son excellent partenaire laissaient bientôt leurs auditeurs sous le charme, avec cette pointe de déception qui suit — au réveil — la fugitive envolée d'un beau rêve ; mais ceux qui regrettaient que notre mignonne *prima dona* ne prodiguât pas davantage les séductions de son talent juvénile, oublièrent qu'elle devait chanter, le même soir, ce magnifique et écrasant rôle de *Juliette*, où elle nous fit soudain révélée, atteignant la célébrité de son premier coup d'aile !

Qui songerait à exiger du rossignol qu'il se surmène ? on l'écoute, on savoure ses accords mélodieux, et il fuit enchanter d'autres auditeurs non moins avides de l'entendre.

M. Diemer, tenant alors largement sa promesse, est revenu se faire applaudir à outrance dans une *pastorale* de sa composition, puis dans le *Coucou* de Daquin — où il s'est montré claveciniste émérite — et enfin dans la *XIII^e Rhapsodie*, de Liszt, après lesquels le public et l'orchestre le rappelaient avec une frénésie telle... qu'il dût consentir — avec une complaisance inépuisable — à revenir, une dernière fois, nous gratifier de la *Filleuse* de Benjamin Godard, pour se dérober avec peine à notre délire de mélomanes insatiables.

Mais, par un mouvement de leur habileté coutumière, Luigini et son vaillant orchestre couvraient sa retraite triomphale par l'ouverture du *Freischütz*, de Weber — le génial précurseur de Wagner — enlevée avec une maestria qui clôturait on ne peut plus dignement cette splendide solennité lyrique, dont l'unanimité des assistants emportaient une impression ineffable.

Un pareil résultat proclame plus haut que tous les dithyrambes, le mérite et les louanges de MM. Alexandre Luigini et Aimé Gros, et de l'incomparable faisceau artistique qu'ils ont su grouper autour d'eux ; mais cela rend d'autant plus difficile leur tâche de se surpasser encore dans la préparation de leur 3^e grand Concert — je dis « difficile » seulement ; car ils viennent précisément de nous prouver, qu'en matière d'art, ils ne connaissent rien d'impossible.

U. MAURICE TIC.

BEAUX-ARTS

Le Jury vient enfin de terminer l'examen des œuvres présentées au pavillon des Beaux-Arts, place Bellecour.

Comme toujours, beaucoup d'appelés, peu d'élus : *dura lex, sed lex*. Les délégués pour le placement et l'accrochage des œuvres vont se partager la besogne.

Cette opération, est sans contredit, la plus délicate du Jury et exige de la part de ceux qui en sont chargés une connaissance approfondie en matière artistique et une science absolue des couleurs. Elle exige, en outre, une impartialité à toute épreuve, car c'est surtout du placement des œuvres exposées que dépend le plus souvent le succès d'un artiste ou son écrasement.

En effet, tel tableau qui, à l'atelier de l'artiste faisait merveille, se trouve complètement démoli à l'exposition des Beaux-Arts. Cela s'explique facilement du reste. L'artiste soucieux de l'effet que produira son œuvre, l'a placée chez lui sous un jour favorable, éloignée de tout voisinage discordant, il

l'a commencée et parachevée sous cette même lumière, tamisée avec art pour en faire ressortir les valeurs.

Au Salon, amère désillusion, écoulement complet de tous ses rêves d'artistes, et des châteaux en Espagne, échafaudés sur sa fameuse toile. Par quel concours de circonstances, me direz vous, cette œuvre très belle à l'atelier, paraît-elle noire et terreuse au Salon?

Pour plusieurs raisons très faciles à comprendre : 1. Le jury d'accrochage, au lieu de la mettre dans la lumière qui lui convient, voyant dans un coin obscur une place vide s'empresse de la faire combler par le tableau ci-dessus, sans réfléchir aux inconvénients qui en résulteront. 2. Supposons un instant qu'un artiste mal noté auprès du Jury, non pas comme talent, mais comme opinion si vous voulez, présente une œuvre claire et lumineuse aux Jurés peu disposés en sa faveur. Qu'arrivera-t-il, si ces mêmes jurés mettent à profit leur rancune personnelle ? La toile sera entourée d'œuvres très claires elles-mêmes et dans des notes complètement opposées à l'œuvre présentée, celle-ci paraîtra grise, terne, en un mot, sera démolie. Pour les œuvres sombres, c'est le même procédé et vice versa.

Chaque année ces erreurs se rencontrent malheureusement au Salon, delà récriminations sans nombre et réclamations justifiées le plus souvent.

Espérons qu'il n'en sera rien cette année et que le jury de placement, soucieux de sa dignité et de son honneur, s'efforcera de mériter la sympathie de tous. La chose est si facile ; un peu plus de temps consacré à sa tâche et c'est tout.

Nous en recauserons du reste en temps opportun.

Un article qui a paru pour le moins bizarre dans le règlement de cette année, est celui relatif aux récompenses.

Chaque section, peinture, sculpture, gravure et architecture, pourra disposer d'une première médaille, Or, chaque année, nous comptons 6 à 700 peintres environ dont les œuvres figurent au Salon de Bellecour.

Les sculpteurs y sont peu nombreux, 20 à 25 environ. Les architectes, étaient 7 en tout l'an dernier et les graveurs, une trentaine.

Evidemment les peintres sont sacrifiés. Il est dit cependant, comme consolation, que toutes les fois qu'une section ne jugera pas à propos de décerner sa médaille, elle sera reportée sur la peinture. Est-ce bien sérieux ?

Attendons et nous jugerons.

Esseï-Geennoël.

GRAND-THÉÂTRE

LA WALKYRIE

La Partition

La partition de la *Walkyrie*, prise dans son ensemble, produit une impression profonde. Le premier acte est d'une inspiration réellement poétique d'un bout à l'autre. On n'y rencontre pas une seule phrase qui n'ait sa raison d'être. Tout est dépeint d'une façon admirable, depuis le prélude, d'une allure rapide, jusqu'au finale du Printemps, page la plus mélodique de la partition. Le motif de l'Epée, avec son accompagnement, est très captivant. Le

gracieux duo du Printemps vous enveloppe et vous charme tout à la fois ; il vous conduit jusqu'à la fuite du couple amoureux dans la forêt.

Le deuxième acte, malgré de larges et intelligentes coupures, surtout dans le dialogue entre Wotan et Fricka, contient néanmoins quelques longueurs, mais là encore, il y a des pages d'un souffle vraiment puissant. Celles surtout du cri sauvage de la Walkyrie du début, ainsi que la belle scène entre Siegmound et Brunehilde.

Par contre, l'explication entre Fricka et Wotan est quelque peu difficile à digérer, mais elle est compensée par le déchainement de l'orchestre qui représente le combat des deux guerriers, combat que l'on voit dans le lointain.

Le troisième acte est d'une envolée superbe. Il est même, à mon avis, le plus admirable et le plus fouillé sous tous les rapports. Le compositeur nous élève avec lui jusqu'aux cimes de l'art orchestral et de la puissance du coloris. La *Chevauchée des Walkyries*, que nous connaissions déjà, est d'un effet grandiose. Les appels stridents des huit Walkyries sont aussi à mentionner, mais la page la plus saisissante est assurément la scène des adieux de Wotan à Brunehilde, sa fille préférée. Puis, cette œuvre remarquable entre toutes, se termine par la merveilleuse Incantation du Feu. Ce dernier tableau pendant lequel l'orchestre murmure les principaux motifs de la partition, produit un effet vraiment poétique et grandiose.

Voilà, en quelques mots, un court aperçu de ce bel ouvrage, qui a eu le don de passionner son auditoire depuis les premières jusqu'aux dernières notes.

Certes, ceux qui ne sont pas encore habitués à la véritable musique de Wagner, et ils sont nombreux, malheureusement, car *Lohengrin* n'est pas du vrai Wagner, tandis que la *Walkyrie* en est du plus pur, ceux qui, en un mot, n'ont pas reçu la communion wagnérienne, il leur sera difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre la pensée de l'auteur, pensée d'abord exposée par l'acteur, puis continuée par l'orchestre. Là est le difficile dans la musique du maître allemand. La phrase commence, l'oreille est tendue sous le charme, puis tout disparaît fondu dans l'orchestration. L'élite musicale sera satisfaite, j'en conviens, mais combien de gens sortiront-ils du théâtre n'ayant pas compris une seule note. A ceux-là je conseillerai une seconde, même plusieurs auditions de cette œuvre : ils pourront alors comprendre et admirer ensuite toutes les beautés contenues dans cette partition.

L'interprétation

L'interprétation, confiée à MM. Lafarge et Seintein, ainsi que Mmes Fiérens, Janssen et Desvareilles a été absolument remarquable.

Mme Fiérens, dans Brunehilde, rôle qui exige une voix d'une grande étendue et surtout très facile, ayant des trilles à faire sur des notes élevées, a été l'objet de chaleureuses ovations durant tout le cours de la représentation. Elle a fait une Walkyrie superbe d'allure et d'organe et a joué et chanté son rôle avec une autorité indiscutable. Tout a porté, c'est une création qui fait grand honneur à cette remarquable tragédienne lyrique.

M. Lafarge, que nous citons en second par galanterie pour Mme Fiérens, a lui aussi composé son personnage du guerrier Welse avec un talent artistique comme on en rencontre rarement : sa belle diction, ses remarquables qualités de chanteur et de comédien ont su faire valoir toute la pensée de

l'auteur. Tous les moindres détails ont été soulignés et fouillés avec un soin jaloux par cet excellent artiste qui, d'après les personnes qui ont pu s'en rendre compte par elles-mêmes, a été jugé égal, sinon supérieur, à Van Dick, le célèbre ténor wagnérien.

Mlle Janssen a trouvé dans la poétique Sieglinde, un rôle qui convient on ne peut mieux à sa nature extatique et à son organe si plein de charme et de fraîcheur. Ses deux scènes avec Siegmound, scènes si amoureuses, ont été rendues par cette gracieuse artiste avec un goût et une simplicité qui ont été très appréciés.

Mlle Desvareilles a su faire ressortir un rôle ingrat par excellence : celui de Fricka. C'est son meilleur éloge. Sa bonne articulation et sa jolie voix si pure ont, dans son dialogue avec Wotan, eu raison de cette scène quelque peu pénible, soit pour l'auditeur, soit pour l'artiste.

M. Seintein, à qui incombait la rude tâche d'interpréter Wotan, rôle on ne peut plus dur, a tenu ce personnage sans faiblesse aucune. Ses belles notes si sonores ont produit grand effet. Sa scène du dernier acte avec sa fille Brunehilde a été surtout très remarquée. C'est un véritable succès de plus à son actif.

M. Sylvestre, je me fais un vrai plaisir de le constater, a, lui aussi, très bien tenu son rôle du farouche Hounding, rôle quelque peu effacé, je l'avoue, mais qu'il a su placer au premier plan.

Les plus belles voix de notre Conservatoire interprétaient les huit Walkyries. Ces demoiselles sont à féliciter pour leur exécution réellement irréprochable.

Que dire de l'orchestre ? Qu'il a été ce qu'il est toujours, qu'il a fouillé cette partition avec une minutie toute spéciale, qu'il a su faire un sort à toutes les phrases musicales et qu'il a su les rendre avec une perfection qui lui est familière. Il y a les premiers sujets à qui la tâche n'a pas été trop lourde, mais il faut songer à tout le travail des seconds et troisièmes pupitres qui ont dû réellement bûcher pour cette exécution qui a été tout à fait supérieure. Bravo donc au maestro Luigini pour cette audition réellement artistique. Bravo à nos professeurs du Conservatoire, qui, presque tous, font partie de notre vaillant orchestre. Bravo à tous pour le succès incontestable de ce chef-d'œuvre.

Je ne voudrais pas oublier dans ces éloges les dévoués collaborateurs de M. Luigini : M. Kiemlé, notre second chef d'orchestre, qui, modestement, du trou du souffleur, faisait partir les artistes et facilitait M. Luigini qui avait assez à faire de s'occuper de l'orchestre ; ensuite, MM. Couard et Morinay, qui, eux aussi, ont dirigé les répétitions partielles.

Les décors signés Le Goff sont magnifiques. Tout a donc contribué au succès de cette *Walkyrie* qui a tant été applaudie à Paris et que les Lyonnais viennent de saluer avec enthousiasme.

Il est à souhaiter que le public comprenne les efforts de MM. Dauphin et Poncet en cette circonstance et vienne en foule applaudir les magnifiques pages contenues dans cette partition si captivante sous tous les rapports.

HÉBERT.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Un Fil à la Patte

La pièce en trois actes de M. Georges Feydeau, le nouveau décoré, sort de la charge habituelle. Toutes les scènes y sont traitées avec un goût et un tact

qui dénotent de la part de l'auteur une parfaite connaissance du théâtre.

C'est un feu roulant de bons mots plus drôles les uns que les autres.

Bois d'Enghien, las de la vie de garçon, veut en finir, mais, hélas ! pour épouser Viviane, il est obligé de rompre avec Lucette Gautier, une divette de café-concert qui est son *fil à la patte* : là est le difficile. Le premier acte, qui se passe chez Lucette Gautier, nous fait faire connaissance d'un nommé de Fontanet, un ami de la maison, qui asphyxie les mouches à quinze pas ; d'un général brésilien qui est amoureux fou de Lucette et qui veut tuer tous ceux qui se permettent de l'approcher ; d'un clerc de notaire qui, dans ses moments perdus, fabrique des chansons pour cafés-concerts.

Mlle Lucette ayant été invitée par la future belle-maman de Bois d'Enghien pour chanter à la soirée qu'elle donne en l'honneur du contrat de mariage de sa fille, finit par découvrir le *pot aux roses*. En femme intelligente, elle joue à son ex-amant un tour de sa façon : notre jolie Lucette lui glisse un épi de blé dans le cou. Le pauvre fiancé est obligé de se déshabiller pour enlever ce maudit épi ; Lucette en profite pour se déshabiller aussi. Bref, la future belle-mère et tous les invités surprennent Lucette et Bois d'Enghien dans une position qui ne laisse aucun doute sur leur compte. Tableau !

Bois d'Enghien, furieux d'avoir été roulé de la sorte, rentre chez lui pas content du tout. On le voit faire sa toilette, mais il est dérangé à chaque instant par des invités qui se rendent à une noce qui a lieu à l'étage au-dessus. Dans une sortie contre un importun, il se ferme dehors et le voilà à moitié vêtu dans l'escalier.

C'est alors que se déroulent des quipropos réellement tordants. Le général poursuivant Bouzin qu'il croit être l'amant de Lucette ; une noce descendant l'escalier et scandalisée de la tenue plus que légère de Bois d'Enghien ; le coup du *revolver-éventail*, qui force Bouzin à donner ses vêtements à Bois d'Enghien ; la leçon de chant ; les agents entraînant Bouzin au poste. Puis tout se termine pour le mieux : Viviane, une jeune fille fin de siècle, qui n'aimait pas Bois d'Enghien parce qu'il n'avait pas seulement une maîtresse, l'accepte après la scène qu'il a eue avec Lucette. Tout est bien qui finit bien.

L'interprétation est tout à fait hors de pair ; la pièce est enlevée avec une verve et un entrain qui ne se départissent pas une minute.

Les rôles, bien distribués, sont confiés à nos meilleurs comiques.

M. J. Poncet a bien compris son rôle et a su en faire ressortir tous les effets comiques. Toutes nos félicitations.

M. Fleury a fait un général brésilien très réussi. L'accent, la tenue n'ont absolument rien laissé à désirer. C'est une création qui lui fait grand honneur.

M. Gilles-Rolin, le clerc de notaire qui ne cesse d'être poursuivi par le général Irrigua est d'un ahuri très réussi : il a été absolument tordant dans tout le troisième acte.

M. Belliard n'exagère pas *Lekelpudubec* et il a raison. Bien M. Fort, de même MM. Vouthier et Bouzer.

Mmes Blanche Ollivier, Blancheteau, qu'on apprécie de plus en plus chaque jour, Billon et Dornay ont contribué, pour leur large part, à l'éclatante réussite de cette pièce.

Je n'aurais garde d'oublier Mlle Diska, qui su mettre au premier plan un rôle secondaire.

La mise en scène est fort belle. La pièce est bien au point. C'est un effort surprenant, surtout quand on pense que la première de *Fil à la Patte* n'a eu lieu à Paris qu'il y a quelques jours.

MM Dauphin et Poncet tiennent là un véritable succès, étourdissant, qui, au moins, ne fait faire aucun effort à l'auditeur, si ce n'est celui de se tordre dans son fauteuil toute une soirée durant.

H.

Crise Théâtrale

Comme je vous l'ai promis, chers lecteurs, je m'empresse de vous soumettre les principales lettres qui m'ont été adressées au sujet de mon article « Crise Théâtrale ».

Monsieur,

Votre petite *publicité* est très ingénieuse, mais, dans certains cas, la solution n'est pas facile à trouver.

Etant un vieil abonné du théâtre, j'ai vu passer, par conséquent, pas mal de directions. A toutes on a reproché quelque chose. Aucune saison n'a pu se terminer sans que des cris : « A bas le directeur ! » ne se soient fait entendre dans la salle. En tout temps, peu de directeurs ont réalisé des bénéfices, les artistes ayant toujours été d'une extrême exigence.

Les cafés-concerts existaient autrefois, mais en bien moins grand nombre qu'aujourd'hui. Alors, le théâtre était préféré, on y allait avec plaisir. En outre, les débuts passionnaient et on s'y intéressait beaucoup. Ces débuts avaient vraiment

Grande Boucherie

BACCHON

Rue de Vauban, 76

ET

Place de la Victoire, 33

LYON

25, Cours Gambetta, 25

Restaurant A. DUPONT

PENSION BOURGEOISE

Depuis 65 francs par mois

Dîners à 2 fr. et au-dessus

CUISINE DE MÉNAGE

Salle de 100 couverts, Salons de familles

25, Cours Gambetta, 25

DISTILLERIE A VAPEUR

Fabrique de Liqueurs fines

SPIRITUEUX, SIROPS, VINS FINS

ALPHONSE FAURE

Médaille et mention honorable

Rue Moncey, 26, et rue Villeroy, 26

LYON

COMPTOIR DE DÉGUSTATION

LE PROGRÈS ARTISTIQUE

Musique — Théâtre et Concerts

Beaux-Arts

Littérature — Finances

Paraissant le Jeudi

LE NUMERO : 25 CENT.

ADMINISTRATION

12, Rue Martel, PARIS

Tous les Jours

L'EXPRESS

DE LYON

RÉPUBLICAIN

3 C. GRAND FORMAT 3 C.

ADMINISTRATION

65, Rue de la République, 65

Lire tous les Samedis

LE JOURNAL DE GUIGNOL

« Qui s'y frotte s'y cogne ! »

RÉPUBLICAIN, SATIRIQUE, HUMORISTIQUE
ET LITTÉRAIRE

Voir ses comptes-rendus

« Kinetographiques »

des Séances du Conseil municipal

COIFFURES DE MARIÉES ET SOIRÉES

JACQUIN

Salon réservé pour les applications
de teintures

Spécialité de blond cendré

GRAND LAVAGE RUSSE

Séchage complet en 7 minutes

SÉCHOIR HYGIÉNIQUE PERFECTIONNÉ

LYON

8, Cours Gambetta, 8

Parait tous les Jeudis

BULLETIN OFFICIEL

de l'Exposition de Lyon

Universelle, Internationale et Coloniale

ILLUSTRÉ

Seul journal contenant
tous renseignements concernant
les exposants

Directeur : Léon FOURNIER

Rédacteur en chef : Léon MAYET

ADMINISTRATION & RÉDACTION :

14 - Rue Confort - 14

Spécialité d'épreuves inaltérables

PHOTOGRAPHIE

GEORGES VERGER

Cours Gambetta, 1

et place Raspail, 2

La Maison se charge de tous les travaux
concernant MM. les Amateurs

**RHUM
FOX-LAND**

Jamaïque supérieur

Dépôts : Bonnes épiceries et comestibles

Vente en gros : 217, avenue de Saxe

leur bon côté et le public se portait en masse au théâtre pour y assister. On y sifflait parfois, mais quelques bons coups de sifflet valaient bien mieux que ces chuts continus qui accueillent chaque fin de phrase de l'acteur et qui, aussi bien pour celui-ci que pour la généralité des spectateurs, sont absolument énervants.

Aussi, depuis la suppression des débuts, ce n'est pas le premier mois d'une direction qui, souvent, a rapporté le plus.

Relativement au mode d'exploitation d'un théâtre, j'estime qu'il peut continuer à être le même. Un bon directeur, qui engagera une troupe homogène, sans étoile, mais qui variera son répertoire amènera toujours du monde dans la salle.

Recevez, monsieur, l'assurance toute ma considération.

F. D.

Monsieur,

Je ne sais vraiment si le Wagner est aussi aimé qu'on se plaît tant à le dire. Je ne le crois pas. Il n'est pas possible qu'une personne sensée, ayant son franc parler, puisse dire qu'elle comprend le Wagner. Je ne parle pas des vrais musiciens, bien peu nombreux, qui, lorsqu'on parle du maître allemand se mettraient à genoux, ni de ces personnes qui, par pure gloriole, se signent toutes les fois qu'on joue une pièce de ce genre. Ce qui était au début une simple obsession devient petit à petit de la folie douce. Aussi, monsieur, je vous avoue sincèrement que je ne crois pas un mot de tous ces gens-là et je suis bien certain qu'à la sortie d'une de ces représentations, ils seraient bien embarrassés pour m'affirmer qu'ils ont compris une seule note de la partition.

Si je passe au livret, il en est de même et, sans avoir une analyse sous les yeux il n'est pas possible, malgré la meilleure volonté, d'en débrouiller le sens.

Aussi, je suis bien certain que l'engouement qui a l'air de se manifester à l'égard des œuvres de Wagner ne sera que passager. Elles ont actuellement un succès de curiosité, mais, sans aucun doute, elles ne s'implanteront jamais en France.

Je ne saurais donc trop conseiller à un directeur de s'en tenir aux ouvrages français qui tous ont bien leur mérite et qui ne peuvent manquer de faire revenir le public au théâtre.

Un ennemi de Wagner.

Notre correspondant tombe mal dans ses appréciations et conseils, car la *Walkyrie* est actuellement un véritable succès. Sans elle, il est permis de se demander où en serait la caisse de nos directeurs.

Monsieur,

Répondant à votre enquête, je vais bien humblement vous dire mon avis au sujet de la crise théâtrale.

Tout d'abord, cette crise tient surtout à ce que les cafés-concerts attirent et prennent beaucoup de public. Que ce soit au Casino, à la Scala, ou dans un grand nombre de brasseries où on fait de la musique, on y verra des centaines de personnes applaudissant à tout rompre des absurdités sans nom, insipides, mais ayant le don de faire rire. L'éducation de ces braves gens n'est pas portée au côté sérieux. D'autre part, il y a la question de bon marché. Pour 0.50 ou 0.60 centimes, ils passent tranquillement leur soirée en fumant leur pipe, ou un cigare, et le tour est joué.

Le public a maintenant le goût du café-concert et c'est là, sans aucun doute, la cause principale de la crise théâtrale.

Pour ramener les gens au théâtre, il faudrait les intéresser, non par des *bandes blanches*, ce dont j'ai une horreur profonde, je l'avoue franchement, car ces maudites bandes font jouer des centaines de fois le même ouvrage, ce qui, naturellement, il faut le reconnaître, n'a rien d'intéressant.

D'autre part, il faudrait une bonne troupe en son ensemble, lui faire travailler aussi bien des pièces modernes que des pièces anciennes.

L'artiste, prévenu, lors de la signature de son engagement, de tout ce qu'il aura à faire dans le courant du premier mois ou pendant la saison, viendra avec un bagage artistique qui assurera la marche du répertoire et ne forcera pas le public à entendre tel ou tel ouvrage joué une quinzaine de fois comme *Roméo et Juliette*, par exemple, ce qui n'est pas fait pour encourager à aller au spectacle.

Donc, il faut un répertoire varié et une bonne petite troupe homogène. Avec cela, la caisse ne tardera pas à se regarnir.

DUMAS.

Monsieur,

Votre si intéressant article me fait souvenir d'une réflexion formulée par un habitué des quatrièmes galeries. Ce jeune homme qui pérorait, l'autre soir, devant une dizaine de spectateurs également habitués, disait : « Tant que MM. Dauphin et Poncet n'auront pas engagé tel ou tel artiste, ils pourront considérer leur saison comme absolument nulle. »

Ce raisonnement a du bon, mais ce qu'il y a lieu d'ajouter aussi, c'est que les artistes deviennent de plus en plus difficiles et exigeants.

Il ne faut pas un sujet que les directeurs paieront 6 ou 7.000 francs par mois et qui ne gagnera pas ses appointements. Ce qui est nécessaire, c'est une troupe homogène et beaucoup de nouveautés.

On ne connaît pas encore : *Le Cid*, *Salammbô*, *La Flûte enchantée*, *Don Juan*, les œuvres de Berlioz, etc.

Du Wagner, il en faut un peu ; mais il nécessaire de ne pas tomber dans l'abus.

Il serait aussi à souhaiter que la ville fasse des écoles de chœurs comme il existe actuellement une école de danse. Elle garderait ces chœurs à sa charge pendant l'été, comme Luigini garde son orchestre. D'après la dernière combinaison, on pourrait même en profiter pour les faire chanter à Bellecour. Un ou deux mois avant l'ouverture de la saison, on leur apprendrait les ouvrages devant être représentés, et, de cette façon, ils n'arriveraient pas à être éreintés dès le début, comme il nous a été donné de le constater cette année. De cette façon, on aurait des chœurs, un orchestre et un ballet irréprochables, ce qui serait déjà beaucoup.

On pourrait faire du bon théâtre et, par suite, naturellement, avoir de bonnes recettes.

Quant au mode d'exploitation, il me semble qu'on pourrait pratiquer celui mis en usage à la Comédie-Française et tout le monde y gagnerait.

Un habitué des quatrièmes galeries.

Monsieur,

La solution qui me paraît la meilleure est la nécessité que le directeur soit sympathique au public et surtout au conseil municipal. Avec ces deux qualités, un directeur, quel qu'il soit, fera accepter tout ce qu'il voudra à l'un et à l'autre.

Je profite de la liberté que vous donnez aujourd'hui pour poser les questions suivantes :

Ne serait-il pas possible d'obtenir que les chuts et les applaudissements ne puissent se produire pendant les actes. Ne pourrait-on réserver ces manifestations pour les entr'actes ?

Tout le monde y gagnerait, car il est vraiment énervant d'entendre ces manifestations hostiles ou sympathiques pendant le cours de la représentation.

D'autre part, ne pourrait-on prendre des mesures pour empêcher l'entrée dans la salle pendant les actes ? C'est là une mesure qui serait certainement bien accueillie.

En outre, je me permets de poser une grave question : Ne serait-il pas possible d'inviter les dames à quitter leur coiffure ? C'est là, je le reconnais, une mesure bien délicate et qui soulèverait beaucoup d'observations. Mais, franchement, il n'est pas agréable de se trouver assis derrière une dame qui se trouve coiffée d'un chapeau, soit à grandes ailes, soit surmonté d'une espèce de pyramide. Ne pourraient-elles venir au spectacle en parure de soirée ? Elles gagneraient sûrement au change et tout le monde serait content.

Que diraient-elles, par exemple, si les hommes allaient décider de n'assister aux représentations que munis de leurs chapeaux haute forme ?

Je sais bien que tout ce que je viens de dire fera l'effet d'un coup d'épée dans l'eau ; mais, néanmoins, je soumetts quand même mes questions à l'appréciation du public. Libre à vous, monsieur, de les insérer si vous les trouvez à votre convenance.

F. Th.

Il y a décidément d'excellentes idées dans toutes ces réponses.

De celles que l'espace seul m'oblige à ne pas reproduire (j'en adresse mes plus sincères excuses aux signataires) la plupart demandent une bonne troupe sans étoile ; de la variété et de la nouveauté, c'est là la note dominante.

Quant à moi je ne puis que reproduire mes lignes du numéro du *Lyon-Théâtre* de la dernière semaine de novembre ; je disais :

.....Il ne reste donc plus de temps à perdre. Il faut que MM. Dauphin et Poncet mettent en répétition les reprises annoncées. Reprises qui seules peuvent relever leur situation, situation quelque peu phtisique, je l'avoue.

Comme l'on vit souvent de longues années avec un seul poumon, nos directeurs n'ont pas à se décourager, car la partie n'est pas encore perdue ; heureusement pour tous.

Il a été question un moment de monter l'opérette ! Là dessus protestations unanimes des habitués de notre première scène qui ne voulaient à aucun prix voir figurer sur les affiches *La Fille de Mme Angot* à côté de la *Walkyrie*.

Quant à moi personnellement, tout en partageant jusqu'à un certain point l'opinion de ces habitués, j'aurais néanmoins accepté l'opérette, pour cette année du moins, si elle avait été une *Poule aux œufs d'or* pour la Direction et si elle avait pu conjurer une crise qui, question artistique à part, aurait pu avoir de graves conséquences, la fermeture du théâtre par exemple et de ce fait, des centaines de braves gens sur le pavé. Voilà la cause pour laquelle je n'aurais pas protesté contre la présence de l'opérette au Grand-Théâtre, pour cette année seulement, je le répète.

Mais à mon avis, je crois qu'il y aurait mieux à faire pour sauvegarder les intérêts de nos directeurs et ceux du public.

Ce serait d'apporter des modifications importantes au cahier des charges qui franchement n'est pas acceptable pour une Direction qui a souci de se conformer strictement à cette *épée de Damoclès*.

Ce serait premièrement d'augmenter, du moins de rétablir l'ancienne subvention.

Puisque la municipalité a accepté l'union des deux théâtres, Grand-Théâtre et Célestins, pourquoi fait-elle payer aux Directeurs une redevance de 20 000 francs pour les Célestins ? Cela ne se faisait pas autrefois ; on m'objectera que les Célestins gagnent de l'argent et peuvent facilement payer cette somme ; soit, mais le Grand-Théâtre, livré à ses propres forces ne peut et ne pourra jamais boucler son budget. Il faut donc venir en aide aux Directeurs. Avec une subvention plus élevée ils pourront faire de la bonne besogne et tout le monde y gagnera.

Il y a encore, à mon avis bien entendu, une autre modification à apporter à ce fameux cahier des charges :

Pourquoi ce terrible cahier des charges exige-t-il trois ténors ?

Deux suffiraient ce me semble. Un ténor demi-caractère et un bon ténor léger pouvant à l'occasion chanter les traductions. J'estime que la *Juive*, *Guillaume Tell* et *Robert le Diable*, quoique étant des chefs d'œuvres, peuvent se reposer quelque temps ; le cas échéant, la Direction pourrait engager un fort ténor en représentations pour les amateurs de belles et puissantes notes. Elle aurait cet avantage : c'est de pouvoir faire relâche deux fois par semaine ce qui faciliterait les répétitions. Elle ne peut le faire actuellement attendu que ses ténors sont engagés chacun pour dix représentations par

mois, elle est en somme obligée de les utiliser. Donc deux ténors suffiraient largement. L'un pour les ouvrages modernes, les opéras demi-caractère, voire même *les Huguenots*, et l'autre pour l'opéra-comique : *Lakmé*, *Carmen*, *le Roi d'Ys*, etc.

Ces deux modifications valent bien mieux que de jouer l'opérette : ce qui aurait provoqué de nombreux mécontents. Nos édiles le comprendront, j'en suis certain, et permettront à nos Directeurs de donner du bon théâtre, moins onéreux pour eux et d'un caractère plus artistique.

Maintenant il faut souhaiter que le Directeur qui prendra la suite de MM. Dauphin et Poncet puisse jeter un coup d'œil sur ce qui précède et s'inspire d'une partie des idées qui ont été soumises et qui certes ne sont pas à dédaigner.

Il ne mereste plus qu'à remercier bien sincèrement nos collaborateurs d'un jour d'avoir compris ma pensée et d'avoir répondu en aussi grand nombre aux questions que je me suis permis de leur adresser.

Encore une fois merci ! et souvenez-vous, chers collaborateurs, que lorsque vous aurez une idée artistique à développer, le concours du *Lyon-Théâtre* vous sera toujours acquis.

HÉBERT.

L'HERBIER

Ma vie incessamment s'effeuille,
C'est un jardin où tour à tour
Chaque fleur qu'en passant je cueille
Meurt et se flétrit sans retour.

Avant la fin de la journée,
Elle a subi le sort commun ;
Mais, quoique bien morte et fanée,
Elle garde encor son parfum.

Et grâce à la vertu secrète
Du souvenir qui me les rend,
Les courts bonheurs que je regrette
Conservent leur charme enivrant.

Roses pâles de l'existence,
De la pensée et de l'amour,
Surgissent dans une ombre intense
Aussi belles qu'au premier jour.

A peine une incertaine brume
En ternit le doux incarnat ;
Mes regrets — non sans amertume —
Savent en raviver l'éclat ;

Un souvenir leur rend la vie
Et s'efforce de rajeunir
Ces fleurs dont la beauté ravie
Ne doit jamais plus revenir.

Des heures rapides ou lentes
Qu'emporte le temps ravisseur,
Ces réminiscences troublantes
Nous font mieux goûter la douceur.

Et comme ici-bas tout s'abîme
Et s'évanouit, corps et biens
Et que *je suis* est synonyme
De *je fus* et *je me souviens*.

A la triste vieillesse en proie
Je mettrai mes derniers plaisirs
A classer les fleurs de ma joie
Dans l'herbier de mes souvenirs.

J. BEAUVIERE.

DÉPARTEMENTS

Angers. — Grand-Théâtre. — La *Cavalleria Rusticana* a eu peu de succès. Une seule représentation, et puis... la direction a jugé prudent de changer le spectacle. Très prochainement, *Roméo et Juliette* (Gounod).

Caen. — Les *Dragons de Villars* : Mlle Mineur, de l'Opéra-Comique, a joué le rôle de Rose Friquet en fine comédienne ; malheureusement, la voix est peu étendue ; Mme Portalier a été correcte dans celui de Georgette. On a beaucoup applaudi MM. Alberthal (Belamy) et Soums (Sylvain), deux artistes à la voix souple et bien timbrée.

Marseille. — La situation à notre Grand-Théâtre ne paraît pas devoir s'améliorer : il paraît difficile que les artistes en société puissent arriver à se mettre d'accord et surtout à obtenir de l'administration municipale un adoucissement au cahier des charges.

Nantes. — *Guillaume Tell* a été repris cette semaine pour les débuts d'un jeune ténor, M. Fonteix, sur lequel on fonde de grandes espérances. La voix est d'un timbre très pur ; elle est à l'aise dans les notes élevées. Mais le jeune chanteur a encore beaucoup à apprendre.

M. Vilette a été parfait dans le rôle de Guillaume, ainsi que Mme Desgoria.

Rouen. — La première représentation de *l'Attaque du Moulin*, au théâtre des Arts, a été donnée samedi soir, au milieu d'ovations enthousiastes. L'ouvrage de MM. Zola, Bruneau et Gallet a été très applaudi, et les interprètes ont été, à plusieurs reprises, acclamés et applaudis.

ÉTRANGER

Allemagne — Dresde. — C'est *l'Orphée aux Enfers* d'Offenbach qui a été choisi par la direction du « Hoftheater » pour attirer la foule au bénéfice des veuves et des orphelins du théâtre.

Cologne. — *La Fiancée vendue*, de Smetana, a été jouée avec succès. Raoul Koczalsky, le pianiste enfant, a donné cinq concerts en un mois.

Belgique. — Gand. — L'exploitation de notre Grand-Théâtre n'ayant pas été fructueuse jusqu'ici, nos directeurs se sont vus dans la désagréable nécessité de proposer à leurs pensionnaires une diminution d'appointements de 25 0/0, qu'ils ont acceptée ; espérons que le public gantois leur tiendra compte de leur désintéressement en reprenant désormais le chemin du Grand-Théâtre.

Au moment de passer, *Werther* — la nouveauté tant désirée — s'est trouvé brusquement retardé par la résiliation imprévue de Mme Jan-Boyer. En attendant qu'elle ait trouvé une autre Charlotte, la direction nous a redonné plusieurs ouvrages du répertoire et a repris *Carmen* et les *Dragons de Villars*.

Nouvelles de partout

La ville de Nuremberg doit célébrer avec solennité, cette année, le quatrième centenaire de la naissance de Hans Sachs, le célèbre cordonnier-poète et le héros de l'opéra de Richard Wagner, les *Maîtres Chanteurs*.

Un critique italien, M. Depanis, a fait l'énumération des représentations wagnériennes qui se sont données en Italie jusqu'à l'heure actuelle : il en a relevé 1026. L'ouvrage joué le plus fréquemment est *Lohengrin* qui compte 755 représentations dans 31 villes différentes ; vient ensuite *Tannhauser* représenté 117 fois dans 31 villes différentes, puis le *Vaisseau Fantôme* 53 fois dans 7 villes ; *Rienzi* 46 fois dans 5 villes ; les *Maîtres chanteurs* 24 fois dans 2 villes ; la *Walkyrie* 18 fois et *Tristan et Yseult* 7 fois, chacun dans une ville. Bologne, Turin, Milan et Rome sont les villes dans lesquelles les œuvres du maître allemand ont été le plus jouées.

Cantatrice et chef d'orchestre : Il vient de se passer un incident très drôle dans une petite ville italienne à Fiorenzula. Mlle Théa Silli, jeune cantatrice russe qui jouait Azucena dans le *Trouvère*, cessa subitement de chanter et adressa ces paroles au public :

— Il m'est impossible de continuer, le chef d'orchestre Bernadoni se moque de moi et me tient des propos inconvenants.

Et là-dessus elle s'enfuit en pleurant et disparut dans les coulisses.

A son tour, le chef d'orchestre harangue le public :

— Je vous affirme sur l'honneur, s'écria-t-il d'une voix forte, que cette dame a menti !

Et la clarinette de prendre la parole pour appuyer l'affirmation de son chef :

— Je déclare que notre chef d'orchestre est un brave homme et dirige admirablement !

Cette opinion fut ratifiée séance tenante par le comte de Luna et Manrico qui en outre, condamnèrent la conduite de Mlle Silli.
D'autres camarades s'apprêtaient à dire leur mot, quand tout à coup un spectateur se leva dans une loge et s'écria :
— Si l'orchestre a des démêlés avec Azucena qu'il les remette à plus tard, pour le moment nous voulons que la représentation continue, car le public a payé pour entendre *chanter* et non *discuter*.
Un tonnerre d'applaudissements accueillit ces paroles, à la suite desquelles Mlle Silli reparut en scène et joua son rôle sans plus murmurer.
Avis à Messieurs les chefs d'orchestre qui tiennent des conversations avec les artistes qui chantent sur scène.

Concert Grenette

Le succès du Concert Grenette s'affirme de plus en plus.
L'opérette *Coco-Bel-Œil*, obtient chaque soir le plus légitime succès.
Le Chanteur Masqué toujours applaudi et rappelé, Mlle Jeanne Roger, éblouissante dans ses ravissants costumes, détaille chaque soir avec grâce les morceaux les plus variés de son répertoire. M et Mme Préval-Henry toujours amusants dans leurs chansonnettes.
M. Hurtaud, dont la voix forte et harmonieuse fait chaque soir les délices des auditeurs, Mlle Antoinette bien en voix dans ses chansonnettes militaires. M. Paulan, le désopilant comique que l'on sait. Mlle Anna Roche également très écoutée et applaudie. Quand à la petite Andrée et au petit Emile, leur éloge n'est plus à faire et ils récoltent chaque soir amplexes moissons de bravos bien justifiés.
C. L.

PERDU samedi soir, 20 janvier, dans le parcours du cours Gambetta au Grand-Théâtre, par la rue de la République : une *broche ronde en or mat, avec fleur gravée et trois petits brillants*. Prière de la rapporter au bureau du journal, contre bonne récompense.

CASSE-TÊTE

Par JULES TARGET

CHARADE

Lettre de l'alphabet, c'est là tout mon premier ;
Note de musique doit être mon deuxième ;
Le rable d'un lièvre donnera mon troisième ;
Vous, chères lectrices, vous êtes mon entier.

Les solutions justes seront insérées dans le prochain numéro ; les adresser à la rédaction, 20, rue Cavenne

SOLUTION DE LA CHARADE

HO-MER-VILLE

SOLUTION DU LOGOGRIPHE

PARME-LARME-ARME

SOLUTION DES MOTS CARRÉS

F O I S
O I S E
I S A R
S E R F

Ont deviné :

CHARADE. — Un gendre qui voudrait rompre. — Jaloux de son ventre. — Les Hoyayach. — Berthe. — Un pompier de service. — Une admiratrice d'Homerville. — Le Rempart des Célestins.

LOGOGRIPHE. — Alfred. — Miss Tigri. — Kalus. — Un fauteuil d'orchestre.

MOTS CARRÉS. — Un groupe d'amis, lecteurs du *Lyon-Théâtre*. — Bou-ture. — Sansonnet. — Un fervent du poulailler. — Trouvère. — Une étudiante.

Imprimeur-Gérant : L. COLMAN.

Imprimerie spéciale du *Lyon-Théâtre*, 20, rue Cavenne, Lyon

SOIERIES, RUBANS, LAINAGES
Confections

MAISON FOURNÈSE

3, Place de la Victoire, 3

LYON-GUILLOTIÈRE

Toilettes pour Dames et Jeunes Filles

ACCORDS DE PIANOS

A. PANDIN

7, Quai Claude-Bernard, 7

LYON

Réparations en tous genres

ACCORDS SIMPLES EN VILLE : 2 FRANCS

Tous les Jours

LE PROGRÈS

Républicain quotidien

3 c. GRAND FORMAT 3 c.

Adresser les correspondances et abonnements

A M. Léon DELAROCHE, administrateur

10, Place de la Charité, 10

TOILETTES POUR DAMES

Riches et ordinaires

M^{me} A. FARGE

Rue de la Poulallerie, 13

LYON

SOIERIES, LAINAGES

Costumes en location pour Soirées

CHAUSSURES EN TOUS GENRES

GRAND ASSORTIMENT

Pour hommes dames et enfants

VIGNARD

16, Place de la Victoire, 16

PRIX MODÉRÉS

Lainages, Draperies, Fourrures
CONFECTIONS

F. GERIN

26, Rue Saint-Pierre, 26

MANTEAUX ET VESTONS SUR MESURE

JERSEYS

Soieries, Foulards

Tous les Jours

LYON - RÉPUBLICAIN

Lucien JANTET, Rédacteur en chef

3 c. GRAND FORMAT 3 c.

Adresser toutes les correspondances, annonces et abonnements

34, rue Ferrandière, 34

Spécialité de Saucisses et Cervelas fumés
DE STRASBOURG

COLOMBIER

CHARCUTIER

97, Rue Mazenod, 97

et Place de la Victoire, 52
LYON

Saucissons, Saindoux, Salaisons
JAMBONS, POITRINE, FUMÉS

112, Cours Lafayette, 112

HOTEL-RESTAURANT

Du Cours Lafayette

M^{me} FAYON

CUISINE BOURGEOISE

Chambres depuis 1 franc et au-dessus

AU TAILLEUR POPULAIRE

20, Rue Moncey, 20

Fabrique spéciale de Vêtements bon marché
POUR HOMMES ET JEUNES GENS

CRÉATION

COMPLET sur mesure en drap bleu marine, à. 24 fr. 50

VÊTEMENTS complets en drap fantaisie ou cheviotte noire et bleue, pure laine, sur mesure, à. 28 fr. 50

PARDESSUS sur mesure, drap fantaisie ou cheviotte noire et bleue, depuis 18 fr.

PANTALONS drap bleu marine ou fantaisie, sur mesure, depuis 6 fr. 50

Sparterie
TAPIS DE LAINE
PAILLASSONS

C^{IE} DES LINOLEUM ET TOILES CIRÉES

9, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 9, LYON
PRÈS LA PLACE DES TERREAUX, ANGLE DE LA RUE DE L'ARBRE-SEC

Fournisseur
des principales administrations
On se charge des installations

GROS ET DÉTAIL MANUFACTURE DE TOILES CIRÉES EN TOUS GENRES GROS ET DÉTAIL

TOILETTES
Riches et Ordinaires
POUR
DAMES

M^{ME} A. FARGE

13, Rue de la Poulallerie, 13

LYON

SOIERIES, LAINAGES
Costumes en Location
POUR
SOIRÉES

GRANDE CHAPELLERIE DES 3 ET 6

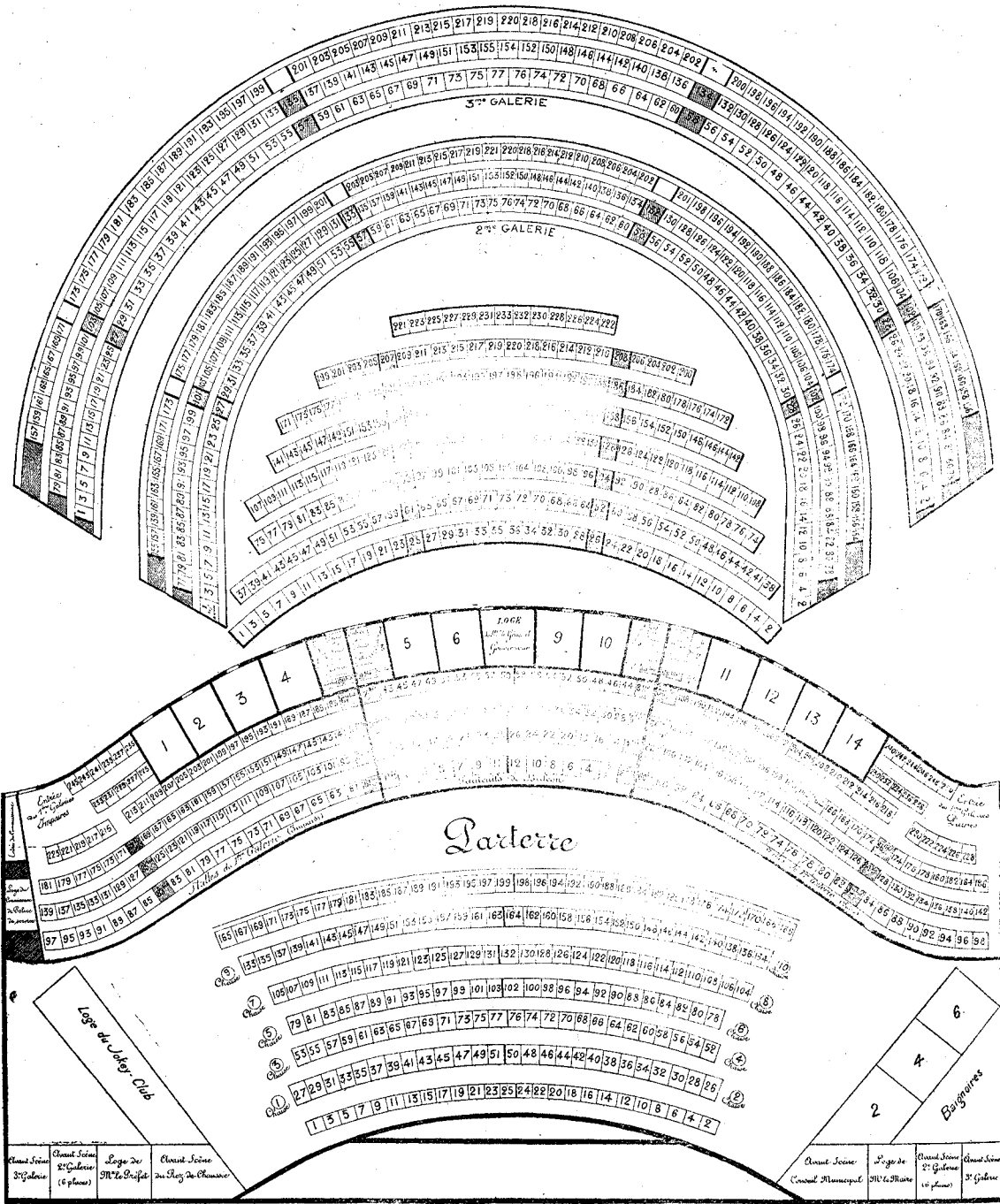
8, Rue de la Barre, 8, en face la rue Bellecordière

FR. 3 CHAPEAUX POUR HOMMES ET ENFANTS
Toutes formes et toutes nuances
DEUX PRIX

Chapeaux de Soie 6^{fr.} Prix inconnu jusqu'à ce jour

Vrai feutre garanti

GRAND-THÉÂTRE LOCATION



CORSETS

d'Enfants

ÉPAULIÈRES

CORSETS SUR MESURE

M^{me} V^{ve} ARMAND

LYON, 6, Rue de la Victoire, LYON

BLANCHISSAGE

et

RÉPARATIONS